

28 novembre 2007
rencontre
aux moulins
avec Stasys
de Villancourt

CENTRE DU **gra
phisme**

rencontre avec Stasys

Une rencontre avec Stasys est un moment de plaisirs inattendus.
L'homme est imprévisible. Silencieux, il peut paraître distant.
Puis, d'un coup, il s'anime, devient chaleureux, raconte une histoire.
Les masques se superposent et montrent Stasys tel qu'il est.
Humain, simplement humain.

Diego Zaccaria. Quelques mots pour présenter et introduire cette rencontre avec Eidrigevičius Stasys qui nous a fait le plaisir et l'honneur d'accepter notre invitation. C'est évidemment l'occasion pour nous de vérifier quelques idées que nous avons sur son parcours ou de sanctionner les idées fausses.

Plantons le décor : Stasys, c'est sa signature d'artiste, est né en 1949 dans une famille d'ouvriers agricoles, d'une mère lituanienne et d'un père polonais. La Lituanie et la Pologne ont une longue histoire commune faite d'union (comme en 1386) et de séparation (comme en 1795) lorsque la Lituanie passe sous domination russe lors du partage de la Pologne.

Les deux pays sont liés à l'histoire de l'ex-URSS. La Lituanie est une république soviétique et la Pologne appartient au bloc de l'Est, disons pour faire simple jusqu'en 1990. Géographiquement, les deux pays ont une façade sur la mer Baltique. La Lituanie est un pays plat, boisé, avec une économie essentiellement agricole. La Pologne dispose d'une agriculture importante et d'une industrie sidérurgique et métallurgique non négligeable qui sera le berceau du syndicat Solidarnosc en 1980.

1972 : Stasys fait un premier voyage en Pologne, pays le plus ouvert du bloc de l'Est.

1973-1980 : Il enseigne le dessin et travaille pour le Vilnius Philharmonic. Il peint, fait de la gravure, de la photographie, du théâtre. Commence à exposer en dehors de la Lituanie. Ses ex-libris lui valent plusieurs distinctions.

1977 : s'intéressant aux contes populaires de l'Europe de l'Est, il illustre son premier livre pour enfants.

1980 : Il s'installe avec sa famille à Varsovie.

Quel est le contexte politique polonais ? 1980, c'est le début de la fin du régime du parti unique en Pologne avec l'apparition de Solidarnosc. La Pologne est sortie modifiée de la Seconde Guerre mondiale, dans ses limites territoriales et dans le régime qui la gouverne avec la création du Parti Ouvrier unifié polonais (Poup) en janvier 1949.

L'absence d'une légitimité politique suffisante contraint le pouvoir à composer avec la société civile et l'Église Catholique, on parle de stratégie de l'évitement, et à affirmer l'identité nationale polonaise. C'est dans ce contexte spécifique que s'affirme l'école polonaise de l'affiche. Puisant dans sa tradition picturale, c'est du côté de la tradition de l'affiche picturale française, l'affiche d'artiste, que se porte les regards, rompant délibérément avec l'influence du Bauhaus allemand et du constructivisme russe. Jouissant d'une relative liberté d'expression, l'affiche culturelle polonaise adopte un style ironique et allégorique en complicité avec la population.

Libérée de cahier des charges contraignant, elle est une « œuvre ouverte » à lire entre les lignes. Elle se construit en rupture avec l'évidence publicitaire et demande une participation active de la part du regardeur. Le pouvoir politique laisse faire et encourage ce mode d'expression par la création de la première biennale de l'Affiche de Varsovie en 1966, puis le musée de l'Affiche à Wilanow, en 1968. L'affiche devient une marque déposée de l'État polonais. Elle permet de donner, à peu de frais, l'illusion de l'identité nationale et d'une liberté d'expression ouverte sur le reste du monde. L'État est une

sorte de mécène dans ce domaine. Les peintres issus d'une tradition picturale féconde s'y réfugient et en vivent décemment. Stasys suit ce chemin.

Stasys est un artiste complet. Et, en artiste complet, il crée son univers où l'imaginaire s'enracine dans le réel. La figure est au centre de sa démarche plastique. Elle est son langage et on la retrouve, bien entendu, dans l'affiche. Je cite Stasys : « Le langage de l'affiche est très simple, il faut montrer une seule chose. Pour moi, c'est un visage, cela constitue mon langage. » Chacune de ses œuvres est une énigme que chacun est libre d'interpréter. Ce qui caractérise son travail, c'est une recherche plastique constante de supports et de formes. Il creuse son sillon. Inlassablement, il remet son ouvrage sur le métier.

Tient-il son obstination de ses origines paysannes lituanienes ? Exprime-t-il, à sa manière, une tension politique, le poids de la dictature, une soif de liberté, de poésie ? Libre à chacun d'apporter ses réponses, car les œuvres de Stasys sont ouvertes à toutes les interprétations. Et quand il s'agit d'affiche, il pousse la notion d'auteur à l'extrême. Le message est livré par l'affiche avec le messenger.

Quand Stasys parle de figure, de visage, il parle de masques. Par les masques, Stasys donne à voir plus qu'il ne dissimule. C'est par cet artifice paradoxal qu'il établit la communication. Le masque, en quelque sorte, nous regarde plus que nous ne le voyons et nous renvoie à nos propres incertitudes.

Voilà pour cette brève introduction. Je crois qu'il était utile de resituer le travail de Stasys dans son contexte. La parole est à la salle, à moins que Stasys ne souhaite réagir à mes propos. Je m'adresse à Justina qui est la fille de Stasys. Elle veut bien nous aider à traduire et nous a demandé toute notre compréhension. Je suis sûr que son accent va nous enchanter.

Justina : Comme Diego l'a dit, je ne suis pas une traductrice professionnelle, je vous prie de m'excuser par avance ; il y a des Polonais ici, si je dis quelque chose pas comme il faut, n'hésitez pas à intervenir. Je vais expliquer vite fait à mon père quelques petits points que Diego a évoqué.... Je lui ai dit que nous sommes dans une salle de l'école de musique. Il dit : « Peut-être qu'il vaut mieux chanter ». Il connaît deux chansons en lituanien qu'il chantera tout à l'heure.

Stasys : Je viens de rentrer d'Ouzbékistan où j'ai tourné un film, j'ai joué dans un film sur les bouches cassées. J'ai joué moi-même l'artiste qui se promène, parce que ma vie est un grand voyage. C'est un voyage de Lituanie vers la Pologne, vers le Monde. Parce que ce n'est pas le passeport qui est important, c'est vraiment mon travail et les réactions qu'il suscite. Parce que, en fait, comme Diego l'a dit, sur le communisme/ socialisme, il n'y a personne parmi vous qui l'ait vraiment vécu. Personne parmi vous qui ait vécu ces choses-là et cela se verra aussi dans les workshops que je vais animer ces 4 jours. Pour la jeunesse, c'était un temps horrible.

En Ouzbékistan, le temps du socialisme est encore très présent. J'avais l'impression de retourner à la grande époque socialiste. Mais j'ai regardé les montagnes, j'ai regardé les chevaux, j'ai regardé les gens, c'est de cela dont je veux me rappeler. Juste avant de partir en Ouzbékistan, j'ai entendu à la radio un texte sur les valeurs qui voyagent. Le livre parlait de ce temps du stalinisme, quand Staline envoyait des gens, en train, dans les camps de la mort. L'auteure qui était interviewée parlait de ces voyages en train. Il y avait deux chemins. L'un partait au nord à Mourmansk et l'autre au sud. Chacun priait pour être dans le train qui partait au sud. Le train de cette dame est parti au sud et la station s'appelait Baysoun. Quand je suis parti pour tourner le film avec une équipe française, je ne savais pas où j'allais et c'était évidemment la station Baysoun. Là-bas, les gens vivent dans le vent et dans la poussière et c'est incroyable comme ils vivent dans des maisons qui sont faites de boue et complètement dans la poussière. Cette

dame qui parlait, qui a écrit ce livre a dit que c'était très bien d'aller dans cet endroit-là au printemps parce que c'est la meilleure période pour les coquelicots.

Quand je retournerai à Varsovie, je chercherai son livre pour le lire, parce que j'ai vu ce pays. Je vais le lire avec des yeux différents. C'est incroyable parce que les gens mourraient là-bas de chaud, ils faisaient 50°, et les gens mourraient avec ce côté très perfide. En fait toute cette histoire, c'était pour vous dire que le temps du communisme/ socialisme, c'était le temps où on apprenait l'histoire réécrite. On n'apprenait que des choses fausses sur le communisme, sur cette promesse qui était vraiment une chose ridicule. Ils portaient des masques. Pas un seul masque mais plusieurs masques. Ils les portent toujours, et c'est peut-être la réponse à « Pourquoi les masques ? » Je raconte comme je le sens. En fait les masques c'est moi-même.

Juste avant de partir en Ouzbékistan, j'ai joué ma pièce de théâtre qui s'appelle *L'Homme en bois* qui vient d'être montée à Varsovie. Là-bas, sur scène, je suis moi-même et je suis assis comme un homme en bois parce qu'il y a une statue en bois faite exactement à mon image, ma taille, mes proportions. C'est ma deuxième pièce de théâtre. La première, c'était il y a treize ans dans le même théâtre.

Il y a deux banderoles devant le théâtre avec ces dessins de visages avec des feuilles. C'est une pièce très imagée, une pièce artistique, presque sans paroles, et où un groupe d'hommes joue des hommes de bois, parce que j'aime beaucoup le bois. Et donc, juste avant l'avant-première de la pièce, Échirolles m'appelle et me demande l'exposition alors que je me préparais à partir en Ouzbékistan. J'ai dit à Justina et à son frère : « Voilà, tout est entre vos mains, vous vous en occupez, je ne peux rien faire de ça, donc si vous organisez tout, ça va, sinon il n'y aura pas d'exposition, je pars. » Et je suis parti.

Je suis parti tout de suite, j'ai tout laissé, (rires) je suis parti dans un pays où il n'y a pas d'e-mail, pas de téléphone. Rien ne marchait. Il n'y avait pas d'électricité, pas d'eau. J'étais parti comme un soldat à la guerre. C'est un pays où il n'y a que la mafia et les gens qui ont acheté tout le pétrole du pays et ils sont juste en train d'acheter pour que les prix montent (rires). J'étais en voiture parce que je devais faire huit cents kilomètres. Le chauffeur cherchait de l'essence et a demandé à quelqu'un dans la rue : « Où est-ce qu'on peut trouver de l'essence ? » et l'homme dit : « Oui, oui, j'ai de l'essence, le prix voilà c'est ça » ; alors le chauffeur a dit : « Ah, non, non, c'est trop cher, on s'en va » et nous sommes partis. C'est ça l'Ouzbékistan.

Je pense que le film va être vraiment bon parce que c'est un mélange d'art. Un mélange de dessin et de chant ; des chevaux et un pays qui est vraiment beau. Le film a été tourné dans un endroit où personne ne va. C'était à côté de Baysoun où il y a la montagne, où la lumière est la plus belle à 7 heures du matin. Puis près de Boukhara où s'est tournée la deuxième partie du film. Le chapeau que je porte vient du film, alors lorsque vous verrez le film, vous reconnaîtrez mon chapeau. J'avais un manteau jusqu'à terre et j'avais une grande table. Les gens qui aidaient pendant le film, transportaient la table qui se cassait tout le temps. Je dessinais sur le format de dix mètres sur un mètre et le dessin se faisait en partie dans des endroits différents, dessin qui forme une histoire de vie. Au départ, il y avait beaucoup de vent, le dessin bougeait tout le temps ; d'abord j'ai dû le scotcher. Après, j'ai mis des cailloux autour pour qu'il tienne en place.

Justina : On peut peut-être passer à la deuxième question ?

Stasys : Non, non je veux tout dire parce que vous êtes les premiers à l'entendre, donc je vais tout vous raconter (rires). En fait je ne vais pas tout vous raconter parce que j'écris mon journal et que le reste vous allez le lire dans mon journal. Voici le catalogue de mon exposition organisé dans une petite région de Pologne. J'aime bien ce petit catalogue. Principalement il y avait des grands formats et de la photo que vous ne trouverez pas ici. Quand j'étais jeune adolescent, j'ai pris beaucoup de photos de ma famille, de ma mère,

de mon père et du village où je grandissais. Je suis très content d'avoir pris beaucoup de photos parce que la plupart de ces gens ne sont plus en vie et les maisons aussi n'existent plus ; donc ces gens-là, sur mes photos, sont à nouveau vivants. La prochaine exposition que j'aimerais faire, ce sont les anciennes photos de Lituanie. Et à côté des anciennes photographies, j'aimerais montrer des photos du présent que je suis en train de faire dans mon atelier. Le monde qui était avant et le monde que je rencontre aujourd'hui. C'est tout. Quelle question voulez-vous poser ?

Diego Zaccaria : Nous sommes sous le charme de ce voyage dans le temps et l'espace. Des questions dans la salle ? Pas de question, mais une envie de l'entendre encore.

Stasys : Donc en fait, pas de questions/réponses parce que, qu'est-ce-qu'on peut demander, qu'est-ce-qu'on peut répondre ? Chacun sait ce qu'il sait. Donc c'est plutôt de partager des choses parce qu'il n'y a personne parmi vous ou presque personne qui a vu l'exposition. En fait vous pouvez aller voir l'exposition... Voilà, il y a des artistes qui ne disent rien sur leur art et vous pouvez regarder et penser ce que vous voulez (rires).

Diego Zaccaria : C'est une exposition qui a été beaucoup demandée à Grenoble et à Échirolles. Il faut dire qu'il a un fan-club ici qui est important.

Justina : Ceux qui sont du fan-club de Stasys, montrez-vous.

(Rires)

Diego Zaccaria : Je suis sûr qu'ils connaissent l'œuvre de Stasys !

Stasys : Merci ! Je suis enchanté... Non, pas de questions. Je ne veux pas de questions. On va partager nos pensées. Si vous voulez partager quelque chose avec moi, j'attends avec impatience. Et si vous avez un poème, j'aimerais bien écouter aussi un poème en Français. Si vous voulez chanter La Marseillaise, vous pouvez le faire aussi. Vraiment, vraiment. J'aime beaucoup les chansons et j'aime beaucoup les entendre. Quand vous aurez bu un petit verre en bas, ce sera plus facile.

En Ouzbékistan, ce qui était génial, c'était que les gens même sans alcool, s'ils ont une chanson dans le cœur, ils la chantent sans problème. Dans le film jouait une jeune fille très belle qui étudie le chant et chantait d'une manière extraordinaire. Quand vous verrez le film, vous me croirez. Ils l'ont très mal payée parce qu'ils lui ont dit qu'elle était très jeune. Mais cela concerne aussi les vieux. Dans ma vie, je ne faisais rien pour l'argent. Tout vient du cœur.

Diego Zaccaria : Je ne voudrais pas plomber l'ambiance, mais j'ai quand même une question à poser. On sait que vous tenez une place à part dans l'école polonaise de l'affiche. Est-ce que vous vous reconnaissez dans cette école ?

Stasys : Encore une demi-heure pour cette question (rires). N'ayez pas peur, c'est une blague ! Quand on touche un sujet, soit on dit deux mots, soit on dit beaucoup de choses. Nous avons le temps. Quand je suis arrivé en Pologne, c'était dans les années quatre-vingt. Il y avait dans les rues beaucoup d'affiches, de très très bonnes affiches. Personne ne pense que l'affiche sera affichée à l'extérieur et qu'il y a la pluie, la neige. L'affiche tombe et meurt d'une mort naturelle. Quand on est aux arrêts de bus, en hiver il fait froid, il y a un panneau avec des affiches et, en fait, tu as une œuvre qui est devant toi. Tu te dis : « C'est bien que je sois là, j'attends et il y a cette affiche qui est devant moi. » Je me suis dit que j'avais quelque chose à dire et que peut-être un jour je ferai des affiches. C'est quelque chose de très intéressant parce qu'il y a un motif principal et

ensuite il y a tout ce qui est le fond. J'appartiens à cette école parce que j'ai créé environ 250 affiches. Si je n'avais pas habité en Pologne, je pense que je n'aurais jamais fait d'affiches parce qu'en Lituanie, il n'y a pas une tradition d'affiches de grand format. Pour une exposition en Lituanie, ils ont imprimé une affiche qui était de petit format et j'ai demandé pourquoi? Un petit format, ça ne ressemble à rien. J'ai demandé d'en avoir une de 70 X 100 cm et ils m'ont dit non, car ils n'avaient pas de machine. Il aurait fallu aller imprimer ailleurs et c'était trop compliqué. Et ici, il y a une toute petite affiche et pourquoi? En France, je pense que vous avez des machines et du papier, et je pensais que vous alliez la faire en 100 x 150 cm (rires).

Diego Zaccaria : Je ne comprends pas le Polonais mais j'ai bien compris le sens de la question. En fait, le problème en France, ce n'est pas de fabriquer les affiches, c'est de pouvoir les poser quelque part. Et nous avons de plus en plus de difficultés pour afficher les grands formats, les 120 x 176 cm. Il y a aujourd'hui une sorte de monopole de certains afficheurs qui installent ce qu'on appelle le mobilier urbain dans lequel s'insèrent ces affiches de grands formats. Cela coûte très cher aujourd'hui pour installer des affiches grand format dans ce fameux mobilier urbain. Voilà, l'explication est là. Alors quelquefois, on n'a pas les moyens financiers ou on hésite à mettre de l'argent dans de grandes affiches. Les petites affiches sont expédiées dans les écoles, dans des universités, dans des commerces. Il y a beaucoup de commerces qui acceptent de poser les affiches et du coup comme ça, on communique sur une exposition. C'est effectivement un drame pour les affichistes mais on peut difficilement faire autrement... Il comprend très bien le français... n'est-ce pas?

Stasys : Et un grand format pour moi? (Rires)

Diego Zaccaria : Alors écoutez, c'est oui, je vous promets que, pour la prochaine exposition de photos dont vous nous avez parlé tout à l'heure, si vous voulez bien faire cette exposition chez nous, pas tout de suite, dans quelque temps, vous aurez une grande affiche.

Stasys : J'ai votre parole?

Diego Zaccaria : Alors c'est vraiment devant une centaine de personnes que nous prenons cet engagement.

Stasys : On parle de ça parce que pour moi, la période d'affiches est presque historique. Nous arrivons au sujet de la mort qui est très importante dans mon travail. Mais bon on ne va pas en parler. Chacun sait ce que c'est. Ce sera pour une prochaine fois. Pour l'exposition de photos. Parce qu'en fait toutes ces personnes des photos de Lituanie sont déjà mortes. Mais d'un autre côté, elles sont vivantes. Elles sont toujours vivantes parce que dans tout mon art, dans les pièces de théâtre, c'est des sculptures qui étaient faites pour elles.

Diego Zaccaria : Est-ce qu'il y a, non pas des questions, mais des envies de partager quelque chose avec Stasys?

Stasys : C'est parce qu'il n'y avait pas de questions qu'on a parlé aussi longtemps. De temps en temps, je n'aime pas les questions de la salle parce que les gens posent des questions, je suis dans la salle et je me dis : « Pourquoi posent-ils cette question ? » Donc, c'est pour cela que je vous remercie de ne pas avoir posé de questions (rires).

Diego Zaccaria : Puisque le traiteur n'est pas encore arrivé, je vais en poser encore une de question. Lorsque vous faisiez des affiches, comment arriviez-vous à concilier la liberté de l'artiste et la contrainte de l'affichiste ?

Stasys : Je me suis toujours senti en liberté en faisant les affiches parce que les gens sont en face, ils voient l'affiche et ça donne des ailes. Quand ton œuvre est imprimée, ce n'est plus vraiment ton œuvre parce que ça appartient à tout le monde. On peut dire que l'affiche c'est l'art avec les ailes.

Diego Zaccaria : Vraiment pas de questions les étudiants ?

Stasys : Vous aurez l'occasion de poser des questions pendant le workshop.

Diego Zaccaria : Effectivement, il y a un workshop jusqu'à samedi, donc ils auront de quoi faire. Stasys, vous n'aimez pas donner de conseils, mais qu'est-ce que vous dites aux étudiants ? Dîtes-vous : « Soyez vous-même ! » ?

Stasys : Oui, il faut être soi-même. Donc, soi-même ça veut dire travailler sur soi-même, sur son art, travailler son trait, avoir sa propre technique. Ce qui est très compliqué. Même moi, je suis en train d'apprendre, par exemple, à dessiner les chevaux. La patte du cheval, en fait, c'est vraiment difficile. En Ouzbékistan, j'apprenais de nouveau à dessiner le cheval. Demain, pendant le workshop, pendant les ateliers, je vais demander à tout le monde de dessiner une jambe de cheval et comme ça, je vais voir comment vous dessinez une jambe de cheval ! Quand on est vraiment maître de sa technique, on devrait savoir dessiner avec les yeux fermés ou dans le noir.

Justina : À vous de le faire demain. Le workshop ne va pas être facile !

Diego Zaccaria : Stasys, nous chanteriez-vous une chanson pour finir ?

Stasys : Comme ça à table... Non, il faut éteindre la lumière. Si vous voulez une chanson, il faut éteindre la lumière... Une chanson et juste quatre verres... C'est comme dans le cirque... (rires). Je ne suis pas tout à fait d'accord mais si vous voulez vraiment... Vraiment ? C'est pour vous. (chant lituanien).

Diego Zaccaria : Merci beaucoup.

Traduction : Justina Eidrigiewicz

Transcription : Ghislaine Trapand

Mise en forme : Diego Zaccaria